

André Comte-Sponville

LA PHILOSOPHIE

*Quatrième édition corrigée
32^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en **Que sais-je ?**

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Dominique Folscheid, *Les Grandes Philosophies*, n° 47.

Jean-François Mattéi, *Platon*, n° 880.

Louis-André Dorion, *Socrate*, n° 899.

Frédéric Worms (dir.), *Les 100 mots de la philosophie*, n° 3904.

Laurence Devillairs, *Les 100 citations de la philosophie*, n° 4016.

Pierre Pellegrin, *Aristote*, n° 4232.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.

La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-089943-3

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2005
4^e édition corrigée : 2026, octobre

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris

INTRODUCTION

Qu'est-ce que la philosophie ?

Qu'est-ce que la philosophie ? La question est déjà philosophique, en tout cas elle peut l'être (aucune question n'est philosophique par elle-même : elle ne l'est qu'au sein d'une certaine problématique, qui lui donne son sens et sa portée), ce qui explique qu'il y ait autant de réponses différentes, ou peu s'en faut, que de philosophies différentes. Ce livre s'insérant dans une collection encyclopédique, on rêverait pourtant d'une réponse œcuménique, fût-elle scolaire, qui pût éclairer le grand public sans mécontenter trop les spécialistes. Mais laquelle ? L'étymologie ne suffit pas. Que *philosophia*, en grec, signifie l'amour ou la quête de la sagesse, c'est ce que nul n'ignore. Mais qu'est-ce que la sagesse ? Et que prouve une étymologie ?

Raisonnons plutôt d'aristotélicienne façon : cherchons le « genre prochain » et la « différence spécifique ». Dans quelle catégorie plus générale peut-on faire entrer la philosophie ? Une activité ? Une pratique ? Une discipline ? Sans doute, mais c'est prendre le problème de trop loin. Un savoir ? C'est une réponse traditionnelle et obsolète. Les mots de « philosophie » ou de « sagesse », jusqu'au XVIII^e siècle, pouvaient désigner l'ensemble du savoir rationnel, aussi bien en grec ancien (par exemple chez Aristote¹)

1. Voir par exemple *Métaphysique*, A, 1 et 2.

que dans les langues modernes (par exemple chez Descartes). C'est ce qui justifie la fameuse métaphore des *Principes* : « Ainsi toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale¹. » Cette acception n'est plus la nôtre : elle ne correspond ni à l'usage universitaire (nos facultés de philosophie sont très loin d'enseigner toutes les sciences) ni à la pratique effective de ceux qu'on appelle aujourd'hui les philosophes ou – pour ceux d'entre eux, tels Descartes ou Leibniz, qui ont fait œuvre aussi de savants – au contenu proprement philosophique, à nos yeux, de leur œuvre. Tout savoir, même rationnel, n'est pas philosophique ; et il est douteux, j'y reviendrai, que la philosophie soit un savoir, fût-il particulier. Au reste, l'exemple fameux de Socrate (qui n'est pas le premier philosophe, mais qu'aucune définition plausible de la philosophie ne saurait exclure de son champ) suffirait à récuser cette définition épistémique : celui-là n'en savait pas plus que les autres, sinon par ce « savoir » tout négatif de celui qui sait qu'il ne sait pas².

Le même exemple interdit, pour définir la philosophie, de partir des livres : Socrate n'en a écrit aucun. La philosophie est une *praxis*, au sens aristotélicien du terme, plutôt qu'une *poièsis*, une activité plutôt qu'une création, une pratique plutôt qu'une œuvre. Elle n'a pas

1. Descartes, *Principes de la philosophie*, Lettre-préface.

2. Platon, *Apologie de Socrate*, 21 b – 23 c.

besoin, pour être ce qu'elle est, d'une fin extérieure ; elle se suffit d'elle-même et ne produit autre chose, lorsque cela arrive, que par surcroît.

1. – Une pratique discursive, raisonnable et abstraite

Socrate, « le maître des maîtres¹ », ne se réclamait d'aucun savoir positif qui lui fût propre, et n'a écrit aucun livre : ce n'était ni un savant ni un écrivain. Mais il parlait, mais il raisonnait, et ce discours raisonnable ou cette raison discursive (ce *logos* : le même mot, en grec, désigne le langage et la raison) offre, pour notre définition, un point de départ au moins acceptable. Un sage peut se passer de mots, de concepts, de raisonnements. Un philosophe, considéré en cette qualité, non. Une pensée peut être muette (il y a une intelligence animale, qui se mesure, comme il y a, chez les nouveau-nés, une intelligence sensori-motrice). Une philosophie, non. C'est pourquoi le langage a pu advenir (s'il n'y avait pas de pensée sans langage, il n'y aurait jamais eu de langage). C'est pourquoi la philosophie a pu advenir – comme pensée langagière, comme parole pensante, comme *logos* en acte. La philosophie, cela se fait « par des discours et des raisonnements », constatait Épicure², et je ne connais pas de philosophe qui fasse exception. On a parlé, à propos des

1. Comme dira Montaigne : *Essais*, III, 13, p. 1076 de l'éd. Villey-Saulnier (Puf).

2. Cité par Sextus Empiricus, *Adv. Math.*, XI, 169, 219 Us. (Épicure, *Lettres et maximes*, Marcel Conche [éd.], Paris, Puf, 1987, p. 41).

cyniques, de « philosophie sans paroles¹ ». La formule, aussi éclairante qu'elle soit, ne saurait être prise au pied de la lettre : même les provocations silencieuses d'un Diogène ne touchent à la philosophie que par le discours qui les accompagne (à commencer par celui de Diogène lui-même) ou qu'elles supposent (par exemple les discours d'Antisthène ou de Socrate). Il ne suffit pas de se masturber sur la place publique pour être philosophe. Encore faut-il que cela fasse sens, et non comme symptôme, mais comme argument ou comme objection, ce qui ne se peut que par quelque doctrine ou raisonnement qu'on illustre, même tacitement et qu'on pourrait, au moins en droit, expliciter. Tous les philosophes n'ont pas écrit. Mais tous ont parlé, mais tous ont raisonné ; ils ne seraient pas philosophes autrement.

Tel est le *genre*, point encore prochain, dont je partirai : la philosophie est une pratique discursive et raisonnable (plutôt que « rationnelle », ce qu'un délire, à sa façon, est aussi). Elle entre dans le même ensemble, de ce point de vue, que les mathématiques, la biologie, le journalisme (lorsqu'il est raisonnable) ou une enquête de police (lorsqu'elle est discursive). Reste à trouver les différences spécifiques qui viendront caractériser la philosophie dans le champ plus général de la raison discursive. La philosophie est une certaine espèce de discours raisonnable. Mais laquelle ? Comment spécifier la philosophie ? Par la quête de la vérité ? C'est une dimension nécessaire, non suffisante, puisqu'on

1. H. Politis, « Pour un matérialisme carnavalesque », *Critique*, n° 358, mars 1977, p. 227.

peut chercher la vérité sans faire de philosophie (c'est le cas, le plus souvent, des scientifiques, des journalistes, des commissaires de police). Par la quête de la vérité *au sujet du Tout* ? Ce serait réduire la philosophie à la métaphysique, qui n'est qu'une de ses parties, et exclure de son champ, bien injustement, un Machiavel ou un Bachelard. Par l'abstraction ? Oui, pour une part. La philosophie, cela se fait avec des mots, mais avec des mots qui désignent le plus souvent des idées générales, des notions, des concepts. Cela se fait avec des raisonnements, mais qui tendent à une vérité nécessaire ou universelle, plutôt qu'à l'établissement d'un fait contingent ou d'une vérité singulière.

Cela distingue la philosophie et de l'histoire et de la littérature. La poésie, disait Aristote, est « plus philosophique » – parce que plus générale – que l'histoire. Elle dit non le vrai, mais le vraisemblable, non ce qui est arrivé, mais ce qui peut (ou pourrait, ou aurait pu) arriver, non le réel, mais le possible ou le nécessaire¹. La philosophie, de ce point de vue, est comme une poésie au carré (« poésie sophistiquée », dira Montaigne²), qui n'atteint le réel que par le possible ou le nécessaire, le concret que par l'abstrait, le particulier que par l'universel. Les poètes, me semble-t-il, font plutôt l'inverse. Cela n'empêche pas qu'un même individu puisse être l'un et l'autre – voyez Lucrèce, voyez « l'allure poétique » de Platon ou Montaigne³ –, mais cette conjonction heureuse et rare n'abolit pas

1. *Poétique*, 9, 1451 a 36 – b 10.

2. *Essais*, II, 12, p. 537. Voir aussi *ibid.*, p. 556, et III, 9, p. 995.

3. *Ibid.*, III, 9, p. 994 (où Montaigne fait référence à Platon).

davantage, entre poésie et philosophie, l'essentielle différence. Les *Essais* de Montaigne, aussi délicieusement singulières que soient plusieurs des propositions qu'ils comportent, ne sont philosophiques – et ils le sont assurément – que par les conceptions ou interrogations générales qu'ils exposent. « C'est moi que je peins », prévenait leur auteur. Mais tout homme portant en lui « la forme entière de l'humaine condition », ce n'est pas sur lui seulement qu'il nous donne à penser (ce ne serait que littérature), mais bien, et de propos délibéré, sur l'humanité en général, sur la vie, sur la mort, sur la politique, sur la raison, sur l'amitié, sur le bonheur, sur l'être, sur le temps, etc., en bref sur ce qu'on peut appeler la philosophie de Montaigne, qui n'est pas celle de Platon ou de Hegel, tant s'en faut, mais qui est *philosophie* aussi et – telle est du moins la définition que je cherche – au même sens du mot. D'ailleurs, Montaigne figure à ce titre au programme de nos classes terminales, comme dans la quasi-totalité de nos histoires de la philosophie et autres « Dictionnaires des philosophes ». C'est justice : s'il se méfie des systèmes, il ne s'interdit ni l'abstraction ni le raisonnement, où il excelle, et ne dédaigne pas d'élaborer – par exemple sur la connaissance ou la vertu – quelques théories au moins provisoires. Il n'est de sagesse que singulière, note-t-il (« Quand bien nous pourrions être savants du savoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous être que de notre propre sagesse. ») Mais c'est là une affirmation générale, qui relève à ce titre de la philosophie, non de la sagesse. Même chose, je ne peux m'y attarder, sur la nature ou le temps. C'est par quoi

Montaigne est philosophe, et non simplement, ce qui suffirait à sa gloire, l'un de nos plus grands écrivains.

Il en va de même, et *a fortiori*, de Platon ou de Kant, d'Aristote ou de Hegel, de Hume ou de Nietzsche, de Bergson ou de Popper. L'abstraction, même pour trouver le concret, est leur chemin obligé. Cela nous permet de préciser notre définition : pratique raisonnable et discursive, la philosophie est aussi une pratique *théorique*, c'est-à-dire indissolublement abstraite, quant à ses objets, et générale, sinon universelle, quant à ses résultats. Cela élimine de notre champ définitionnel, il le fallait évidemment, et le journalisme et l'enquête de police – fussent-ils raisonnables, comme c'est souhaitable, l'un et l'autre. Non, certes, qu'un journaliste ou un commissaire de police ne puissent élaborer de théories générales, par exemple sur l'information ou la criminalité. Mais cela, lorsqu'ils le font, ne relève plus de leur métier. Cela relève de la philosophie, du moins s'ils procèdent de façon abstraite et rigoureuse : ils se seront donné ce qu'on pourrait appeler une philosophie de l'information, une philosophie du crime, dont on ne voit guère, en vérité, comment ils pourraient se passer (aussi est-il souhaitable qu'il y ait dans nos écoles de journalisme, comme il y en a depuis longtemps dans nos facultés de droit, des cours de philosophie), mais qui peuvent intéresser aussi, à proportion de leur universalité, tout être raisonnable fini doué d'une culture philosophique au moins minimale. La philosophie n'appartient à personne. Tous y ont droit, puisque tous en ont besoin ; mais à proportion seulement de la raison et de l'abstraction dont ils sont capables.